

FRANÇOIS NOUDEMANN

**UN TOUT AUTRE
SARTRE**

essai

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Essais :

- PENSER AVEC LES OREILLES, Max Milo, 2019
ÉDOUARD GLISSANT. L'IDENTITÉ GÉNÉREUSE, Flammarion, 2018
LE GÉNIE DU MENSONGE, Max Milo, 2015, Pocket, 2017
LES AIRS DE FAMILLE. UNE PHILOSOPHIE DES AFFINITÉS, Gallimard, 2012
TOMBEAUX, Cécile Defaut, 2012
LE TOUCHER DES PHILOSOPHES. SARTRE, NIETZSCHE ET BARTHES AU PIANO, Gallimard, 2008, « Folio Essais », 2014
HORS DE MOI, Léo Scheer, 2006
SAMUEL BECKETT (avec B. Clément), ADPF publications, 2006
JEAN-PAUL SARTRE, ADPF publications, 2005
POUR EN FINIR AVEC LA GÉNÉALOGIE, Léo Scheer, 2004
AVANT-GARDES ET MODERNITÉ, Hachette, 2000
IMAGE ET ABSENCE. ESSAI SUR LE REGARD, L'Harmattan, 1998
BECKETT OU LA SCÈNE DU PIRE, Honoré Champion, 1998, réédition 2010
SARTRE. L'INCARNATION IMAGINAIRE, L'Harmattan, 1996
« HUIS CLOS » ET « LES MOUCHES » DE JEAN-PAUL SARTRE, Gallimard, 1993, réédition 2006

Entretiens :

- PENSER L'AVENIR, avec André Gorz, La Découverte, 2019
L'ENTRETIEN DU MONDE, avec Édouard Glissant, PUV, 2018

Directions de publication :

- ARCHIPELS GLISSANT (avec F. Simasotchi-Bronès et Y. Toma), PUV, 2020
SOUNDINGS AND SOUNDSCAPES (avec S. Kay), Edinburgh University Press, 2018

Suite des œuvres de François Noudelmann en fin de volume

UN TOUT AUTRE SARTRE

FRANÇOIS NOUDELMANN

UN TOUT AUTRE
SARTRE

essai

nrf

GALLIMARD

Introduction

UN HOMME DE VENT

Les auteurs que nous aimons sont aussi des personnages. Et Stendhal n'est pas moins un personnage que Julien Sorel ou Lucien Leuwen. À force de fréquenter leurs œuvres, nous leur avons donné une épaisseur qui les a transformés en compagnons de vie. Nous croyons connaître leurs pensées, leurs sentiments et leurs rêves tant nous avons intégré leurs mots et leur existence à la nôtre. Si jamais nous découvrons un portrait inadéquat de notre écrivain favori, nous sommes prompts à nous ériger en redresseur de torts et à rétablir sa « vérité » originale, tant la trahison du modèle nous fait aussi offense. Cependant que savons-nous de ceux qu'on appelle des auteurs ? La culture livresque suffit-elle pour définir leur authenticité ? Paradoxalement, de telles questions affleurent lorsqu'un écrivain s'est particulièrement exposé, par ses récits autobiographiques et ses positions publiques. Il en va ainsi de Sartre, champion de la transparence, qui n'a cessé de commenter son parcours intellectuel et de l'incarner dans un mode d'existence. Cet itinéraire est connu : l'auteur s'est représenté dans ses premiers romans comme un individu désenchanté puis, ayant fait l'expérience de la guerre, il est devenu le théoricien et le praticien de l'engagement. Sans

doute reste-t-il l'écrivain et le philosophe du XX^e siècle qui suscite le plus de débats contradictoires. Son investissement dans la politique a en effet contribué à fixer l'image d'un penseur qui se mêle des grandes affaires de son siècle, pour le meilleur ou pour le pire : adulé par les uns qui louent son dévouement à la cause de tous les damnés de la terre, il est haï par les autres qui lui reprochent ses compromissions avec le totalitarisme et le terrorisme.

Sartre a encouragé ce regard partisan avec ses manifestes pour une littérature engagée, invitant à juger les œuvres au prisme du politique. Juste après la Seconde Guerre mondiale, il a opéré une conversion radicale de sa vie et de ses écrits, en faveur d'une implication totale dans les luttes sociales et les conflits internationaux. Les guerres de Corée, d'Algérie, du Vietnam, la révolution cubaine, l'insurrection de Budapest, le conflit israélo-palestinien, mai 68, le maoïsme... tout le regarde et le concerne. Cette mission de l'écrivain l'a conduit à une approche comminatoire de la littérature, selon le principe que tout est politique et que rien ne saurait y échapper. Ne pas s'engager, c'est encore s'engager à ne pas s'engager, d'après la rhétorique militante, fondée sur une conception absolue de la liberté : « Être libre, c'est être condamné à être libre¹ », affirmait Sartre dans *L'Être et le Néant*, obligé de choisir et de se définir par ses choix. Nulle surprise dès lors à ce que l'héritage officiel de l'écrivain se concentre sur sa dévotion à la politique, symbolisée par la photographie la plus connue, qui le montre juché sur un tonneau, en 1970, s'adressant aux ouvriers des usines Renault à Boulogne-Billancourt.

1. Sartre, *L'Être et le Néant*, Gallimard, 1943, p. 174.

Les familiers de Sartre, qui fréquentent ses textes les plus anciens, comme *Esquisse d'une théorie des émotions*, ou ses écrits moins connus sur les peintres, ou encore les descriptions fantasmagoriques de ses romans, savent que l'homme ne se résume pas à son théâtre à thèse ni à ses interminables discussions avec le marxisme. Cependant il leur est difficile d'échapper au discours que Sartre a tenu lui-même sur son trajet intellectuel et existentiel. Rarement un auteur a autant commenté ses évolutions, reniements et transformations. Par son autobiographie et ses multiples entretiens, Sartre a donné toutes les clefs de compréhension, disposant sa vie en séquences dont il offre l'intelligibilité dialectique. Les lecteurs interrogent-ils son passage de l'individualisme à la pensée collective, de la phénoménologie à l'anthropologie, du roman au théâtre... ils trouvent toutes les explications dans le réenroulement rétrospectif que Sartre propose à chaque étape de son existence.

Ce récit linéaire et ces révolutions logiques masquent pourtant des trous, des déroutes et des échappées qui contrarient la continuité biographique. Pour avoir analysé l'œuvre de Sartre depuis plusieurs décennies, j'ai découvert tardivement l'une de ces discordances grâce à une vidéo qui le montrait en train de déchiffrer une partition de Chopin. L'intuition d'un tout autre Sartre m'a conduit à enquêter sur sa vie parallèle au piano et son goût romantique refoulé, concomitants à ses activités militantes. Depuis cette étude, d'autres « doubles vies » se sont révélées, non pas ses amours, déclarées, avec plusieurs compagnes, mais des existences moins publiques, et souvent contradictoires avec les récits officiels. Le plaisir de

voyager comme un simple touriste, celui de chanter, de faire le pitre, la tentation du rêve et de l'imaginaire, le dégoût de la politique, la langueur de la dépression et le désir de fuir le social... contreviennent à la légende de l'écrivain engagé. Sartre s'y révèle plus proche de Stendhal que de Marx.

La documentation sur Sartre, déjà volumineuse, recèle encore beaucoup de surprises, et particulièrement sur son rapport à la politique. Dans plusieurs correspondances, il confie qu'il se sent obligé de répondre à une mission, celle de soutenir les humiliés, et qu'il assume péniblement son devoir de pousser régulièrement un cri d'indignation. Il avoue même qu'il aimerait se consacrer à tout autre chose, à la flânerie, à l'art, au romanesque. « Vivement la littérature déagée ! » déclare-t-il en 1952, en pleine mobilisation contre l'intervention américaine en Corée. Boutade, dira-t-on... Toutefois la plainte se répète régulièrement, jusqu'au dégoût de la politique. Sartre croyait-il à ses combats ? Assurément, le temps qu'il y consacra et la virulence dont il fit preuve témoignent d'un investissement majeur. Mais se retrouvait-il pleinement dans ce qu'il disait ? Quel rôle de composition jouait-il lors de ses engagements les plus extrêmes, lorsqu'il dénonçait les crimes de guerre ou qu'il soutenait des actes terroristes ? Nous devrions toujours interroger la dimension psychique des idées et admettre qu'un sujet qui écrit n'est pas forcément identique à son moi social ni au moi intime, qu'il s'agisse de littérature ou de philosophie. Nous l'admettons pour les écrivains, pourquoi cela nous choque-t-il avec les théoriciens ? Un besoin de croire en la cohérence et à la sincérité des penseurs nous retient sans doute d'admettre ces *moi* multiples, divisés ou flottants. « Il faut être fait d'argile et je le suis de

vent¹ », observait Sartre dans ses carnets en 1940. Prisonnier en Allemagne, il écrivait chaque jour tout ce qui lui venait à l'esprit, sans contrôle, et il n'avait pas encore conçu sa morale de l'engagement. L'hypothèse iconoclaste que nous suivrons dans ce livre est que Sartre a chaussé des semelles de plomb pour contrer sa légèreté coutumière.

Aucune biographie, même la plus documentée, ne rend compte de tous ces contretemps et incohérences. La chronologie donne l'illusion d'une continuité temporelle, et ordonne les étapes en écrasant tout ce qui n'entre pas dans le déroulé des événements objectifs. L'écrivain y grandit à la manière des plantes représentées par les anciennes sciences naturelles qui croyaient à la préformation des organismes : la vie fait éclore les germes déjà présents à l'origine, et les botanistes de la pensée en retracent rétrospectivement l'évolution. Une telle narration ignore les accidents, les rencontres, les circonstances, les opportunités, les vies non vécues, les gouffres non verbaux qui défient la cohésion générale. Non seulement il existe un horizon de possibles pour l'individu Sartre à l'aube de ses choix, projetant de forger sa personnalité², mais cette multitude est aussi vécue dans le présent d'une vie éclatée, voire écartelée. Plusieurs Sartre cohabitent en un seul, hors de soi et avec soi. Aussi l'enquêteur ne doit-il pas s'en laisser conter par le discours du moi sur lui-même, ni s'illusionner

1. Sartre, *Carnets de la drôle de guerre*, Gallimard, 1995, p. 539.

2. Annie Cohen-Solal, biographe de Sartre, honore justement la multiplicité de celui qui se définissait, jeune étudiant, comme « mille Socrates », et souligne l'autoreprésentation de l'auteur qui a l'impression d'entrer dans une pièce de théâtre pour jouer le rôle de sa propre vie, en devenant un seul Socrate. Cf. Annie Cohen-Solal, *Sartre. 1905-1980*, Gallimard, 1985, p. 85.

sur sa cohérence, fût-elle théorisée philosophiquement. Dans ses monographies de Baudelaire, Genet ou Flaubert, Sartre a construit une méthode permettant de relier tous les éléments d'une vie à un choix originel, ce qu'il a appelé la psychanalyse existentielle. Cependant rien n'oblige à être sartrien pour analyser Sartre, ni à reprendre une ambition hégélienne et totalisante, qui date des siècles précédents. Nous résisterons donc au vertige de l'interprétation et à la synthèse rétrospective qui confirme une hypothèse en ordonnant logiquement les écrits et les actes d'une vie. À ce programme linéaire, nous substituerons les tangentes et les feuilletés d'affects, les voies sans issue et la dépression des terrains vagues. Sartre écrivait qu'on entre dans la vie des autres comme dans un moulin, sans crier gare, pour en ressortir avec une clef de compréhension. Du moulin, nous suivrons plutôt le mouvement des ailes et le vent qui les fait tourner, plus que le mécanisme moteur.

Puisqu'il faut bien choisir, malgré tout, une voie pour entrer dans la vie d'un auteur, la stratégie du pas de côté peut s'avérer fructueuse. Elle consiste à penser latéralement, par relation, et à suivre un individu à travers ses voisinages, les milieux grâce auxquels se sont ouvertes des perspectives inattendues, les personnes avec lesquelles il a pris une direction insoupçonnée. Introduire un peu d'épigénétique dans la compréhension des vies permet d'échapper au causalisme univoque et de montrer les transformations opportunes et les différenciations provoquées par l'environnement. Sartre aurait-il été phénoménologue si Raymond Aron ne lui avait parlé de Husserl et ne l'avait guidé vers Berlin ? Et s'il n'avait pas rencontré Jean Genet ou Frantz Fanon, aurait-il réfléchi

au Mal et se serait-il engagé avec tant de violence contre la colonisation ? Aurait-il écrit ses pièces de théâtre s'il n'avait pas fréquenté des prêtres dans un camp de prisonniers après la débâcle de juin 1940 ? Aurait-il autant maîtrisé sa trajectoire philosophique sans ses entretiens permanents avec Simone de Beauvoir ? Une « histoire des relations » pourrait se substituer à celle des idées ou à celle des écoles. Ainsi présenterait-on la vie/pensée de Sartre à partir des couples qu'il a formés : avec Paul Nizan, avec Michelle Vian, avec Benny Lévy et tant d'autres, réels ou imaginés tels le Tintoret ou Flaubert. Nombre de compagnonnages et de chemins de traverse font dévier la trajectoire univoque d'une vie publique, même celle qui fut construite intentionnellement par un auteur.

Parmi les familiers de Sartre, Arlette Elkaïm fut une relation exceptionnelle, et elle permet d'ouvrir aujourd'hui des pistes inattendues, grâce aux documents qu'elle a laissés¹, pour mieux comprendre la personnalité de l'écrivain. Tenant une place singulière, elle ne s'ajouta pas aux « amours contingentes » que le couple Sartre et Beauvoir s'autorisait. À la différence des femmes connues ou clandestines, françaises, américaines, russes, brésiliennes, japonaises ou grecques, elle n'incarna pas une « double vie » de Sartre, mais plutôt une autre manière de vivre. Leur rencontre, à laquelle rien, sociologiquement, ne prédisposait, aboutit à une adoption ; en 1964, Arlette Elkaïm devint la fille de l'écrivain et la légataire de son œuvre. Elle occupe une position à la fois

1. Arlette Elkaïm-Sartre m'a permis de consulter ces documents – correspondances privées, archives audio et vidéo. J'ai enregistré son témoignage, lors d'entretiens réguliers, en partie repris dans l'émission radiophonique de France Culture, « À voix nue », qui fut diffusée en cinq épisodes, du 3 au 7 juin 2013.

centrale et latérale : centrale parce que toute la documentation sartrienne passe par elle et qu'elle a eu connaissance de tous les manuscrits des œuvres publiées ainsi que de tous les inédits, parmi lesquels des correspondances volumineuses ; latérale par son extrême discrétion, voire son effacement de la vie mondaine, offrant à Sartre un repli hors de l'existence publique. Certes ses relations furent parfois conflictuelles avec Beauvoir et avec certains proches de la « famille » sartrienne revendiquant leur autorité, mais ces conflits relèvent des traditionnelles querelles d'héritage. Arlette Elkaïm accrédita la version pauvre de son propre rôle en se faisant oublier, préférant travailler dans l'ombre pour éditer les œuvres du grand homme. Sa relation affectueuse à Sartre fut très tôt liée au travail intellectuel, lorsqu'elle accompagna ses projets cinématographiques, notamment le scénario de film avec John Huston, et qu'elle transcrivit les débats du Tribunal Russell pendant la guerre du Vietnam. Plus encore, elle partagea avec l'écrivain des mondes étanches tels que la musique, les voyages touristiques et l'imaginaire des rêves.

Suivant cette piste à la fois documentaire et existentielle, nous tenterons de découvrir et d'analyser un tout autre Sartre, léger, rêveur, rieur, gérant ses accommodements avec les responsabilités morales et politiques qu'il n'a cessé d'assumer dans sa vie dite « engagée ». Le pas de côté effectué grâce à Arlette Elkaïm donne accès à une existence menée hors du cours de la grande Histoire et, parfois, en contrariété avec elle. Plus encore, cette relation révèle une autre politique de l'existence, différente de la grande politique avec ses déclarations, ses professions de foi et ses principes universels, qui furent les marqueurs de l'engagement sartrien. Elle fait

entendre une tension entre l'engagé et le désengagé, entre d'un côté les devoirs et de l'autre les désirs, les fantasmes, les peurs, indiquant une lutte intérieure contre des tendances psychotiques. Cette ambivalence témoigne d'un équilibre instable entre un soi qui se cherche, se fuit et des agencements nécessaires avec les autres, les concepts, la loi morale. Arlette se tint en réserve, observant les vies publiques et les vies intimes de Sartre, lucide quant aux excès, aux malaises, aux tricheries du grand homme avec la politique, avec les femmes et avec sa propre image. Par une attention fine à l'écriture, il est possible de déchiffrer dans le style même de certains textes – manifestes, préfaces, articles des *Temps modernes*... – un forçage, une posture révélant que parfois Sartre n'était pas complètement lui-même, qu'il s'obligeait à remplir un contrat. Une telle écoute, nécessitant de nouvelles oreilles, reste peu courante pour les œuvres de philosophie. Cependant l'engagement dans les idées ne peut être entendu seulement au premier degré. Un penseur ne fait pas toujours corps avec ce qu'il pense.

La légèreté et l'opacité de Sartre contrarient le portrait qui s'est imposé dans la transmission de son œuvre et de ses idées. Témoignent-elles d'un défaut, suggèrent-elles une disposition ou une qualité d'être ? Rares sont les philosophes qui en ont proposé l'éloge, tant elles s'opposent au travail, à la transparence, au sérieux, à la responsabilité face aux malheurs du monde et à l'angoisse de l'existence. Nietzsche, réfractaire à la pesanteur des métaphysiciens, a vanté la légèreté de l'être, même s'il reste douteux qu'il l'ait lui-même vécue. Coupable aux yeux des vertueux, la légèreté est associée au futile, à l'insouciance, au superficiel, tout à l'opposé

de la lourde empreinte que les philosophes veulent marquer par leurs concepts. L'opacité, elle, s'apparente à l'obscur et contrevient au devoir de lumière et de clarté qui s'impose à la pensée. Sartre fut à la fois léger et honteux de l'être, se le reprochant continuellement, et luttant pour donner des gages à la Morale. Les descriptions qu'il donne de son enfance avec Anne-Marie, sa mère, le montrent virevoltant, danseur et joueur, cherchant à échapper à la rectitude protestante de son grand-père Schweitzer par le piano, le cinéma, les romans. Sa jeunesse avec Paul Nizan laisse deviner une amitié qui se nourrit autant de débats philosophiques que de promenades sur les ponts de Paris. La distance qui s'installa entre les deux amis vint du manque d'engagement de Sartre qui ne voulait pas se lier aux causes politiques de Nizan, ce dont il se repentit plus tard, officiellement. Dans sa trilogie romanesque, *Les Chemins de la liberté*, il explique en effet que sa conception de la liberté comme indifférence était erronée et qu'il a compris, comme le symbolise l'évolution de ses personnages, qu'il faut prendre le monde à bras-le-corps. Auparavant léger, rétif au devoir et à l'esprit de sérieux qu'incarnaient les hommes de sa famille – son grand-père et son beau-père détesté –, Sartre se convertit à la politique juste après la guerre, présentant sa vie comme coupée en deux¹. Cependant il n'a pas renoncé à vivre sa légèreté, certes dans des activités moins publiques, mais tout aussi investies, opérant une schize entre l'existence militante et la vie en contre-

1. « La guerre a vraiment divisé ma vie en deux. [...] C'est là, si vous voulez, que je suis passé de l'individualisme et de l'individu pur d'avant-guerre au social, au socialisme. C'est ça le vrai tournant de ma vie : avant, après » (Sartre, « Autoportrait à soixante-dix ans », avec Michel Contat, in *Situations X*, Gallimard, 1976, p. 180).

bande. Comédien, expérimentateur, espérant un continuuel renouveau, rattrapé par l'ennui et la dépression, il fut opaque, ambigu et multiple.

Ce portrait iconoclaste de Sartre vise moins à prendre le contre-pied de la légende qu'à tempérer la vision rétrospective et pédagogique d'un itinéraire rationnel gouverné par la politique. L'accès à une documentation inédite, constituée notamment de milliers de pages de correspondance, d'une centaine d'heures d'enregistrements audio, de dizaines de films personnels, permet de confirmer la personnalité divisée du penseur. Sans doute pourra-t-on continuer à lire ses œuvres sans considérer ces informations étonnantes, et la critique dite internaliste fermera les yeux et les oreilles pour ne commenter que les textes, rien que les textes. Si une telle lecture a sa légitimité, elle ignore toutefois le processus de la pensée qui ne se résume pas à une argumentation logique. Sartre lui-même affirmait que les notions les plus abstraites se nourrissent de la matière du temps, des affects, des imaginaires qui traversent la réflexion. Refusant la distinction entre vie publique et vie privée, il déjouait, avec Simone de Beauvoir, la pudibonderie bourgeoise, et tous deux parlèrent librement de leurs sexualités, de leur rapport à l'argent, à la nourriture, à la dégradation de leurs corps malades, avec souvent beaucoup de crudité. Cette « transparence » ne doit pas être reçue comme vérité dernière, mais elle invite à enquêter sans fard sur l'existence dans toutes ses réalités. Que Sartre aime le canard au sang a peu d'intérêt, sauf si ce goût entre en relation avec sa conception de l'animal. Qu'il joue de la musique romantique alors qu'il déclare son mépris des auditeurs sentimentaux, qu'il confesse son dégoût de la politique

au moment même où il s'engage le plus violemment, voilà qui incite à interroger, sans les juger, les contradictions et divisions de l'individu. Les chemins de traverse empruntés par Sartre n'ont pas fini de nous surprendre.

« LA POLITIQUE M'EMMERDE »

Affirmer, déclarer, argumenter sont des actes de langage et de pensée qui engagent leurs auteurs. À moins que leurs intentions ne visent à tromper les auditeurs, il n'y a aucune raison de ne pas croire en ce qu'ils disent. Cependant les parleurs connaissent-ils toutes les motivations de leur parole ? Sartre fut toujours aux aguets de ses propres ressorts psychiques et traquait l'inauthenticité à l'œuvre dans ses affirmations. Prati quant l'examen de conscience, il se méfiait de lui-même et, dans ses *Carnets*, il analysait ses faiblesses et ses impostures. L'adoption de telle ou telle théorie était passée au tamis de son regard impitoyable sur lui-même. Comment être vraiment soi ? Comment être en accord avec ce qu'on dit ? Comment échapper à l'amour-propre ? « Je ne suis qu'orgueil et lucidité¹ », déplore le philosophe. De telles questions, familières aux moralistes du XVII^e siècle, trouvent chez Sartre de nouvelles formulations, nourries par ses lectures de Heidegger sur l'authenticité. Ce tribunal permanent que dresse le penseur pour s'accuser, et qui s'entend dans la plupart de ses pièces de théâtre, tourne vite à l'enfer de la responsabilité.

1. Sartre, *Carnets de la drôle de guerre*, op. cit., p. 255.

Mais de quoi Sartre s'accuse-t-il ? Alors qu'il tient le journal de ses pensées pendant la « drôle de guerre », il se reproche sa légèreté, cette manière de refuser toute dépendance qui a caractérisé sa jeunesse. « Je ne suis solidaire de rien, pas même de moi-même, constate-t-il ; je n'ai besoin de personne ni de rien¹. » Certes, il est conscient de tout ce qui a déterminé sa personnalité – son éducation protestante, son milieu social et idéologique –, toutefois il ne ressent aucune attache et flotte dans les airs. Fait de vent plus que de terre, il ne pèse pas sur le réel qu'il n'aborde qu'à travers des idées et des mots. La société, la politique ne l'intéressent pas et il les regarde avec distance, parfois avec sympathie lorsqu'un ami comme Nizan lui témoigne son engouement pour la révolution communiste, sans pour autant le convaincre de descendre dans la rue. « N'ayant pas de grande passion sociale, vivant en dehors de ma classe et de mon temps, je ressemble au lapin de Claude Bernard, isolé aux fins d'expériences, à jeun et qui se digérait lui-même² », écrit-il en mars 1940. Hors lieu, tournant à vide sur lui-même comme une toupie, observateur de sa propre irréalité, Sartre cherche un arrimage³. La grande Histoire est pourtant venue le chercher, avec sa mobilisation dans l'armée, puis son enfermement dans un camp de prisonniers en Allemagne. Il revient

1. *Ibid.*, p. 538.

2. *Ibid.*, p. 539.

3. *Les Mouches*, pièce créée en 1943, annonce, à travers le personnage d'Oreste, ce désir sartrien de s'alourdir. Comme l'observe Denis Hollier, « Oreste ne veut plus vivre en l'air, plus flotter à dix pieds du sol : il aspire à descendre » (Denis Hollier, *Politique de la prose. Jean-Paul Sartre et l'an quarante*, Gallimard, 1982, p. 232).

à Paris en 1941 et, malgré un désir de résistance à l'Occupation, il reprend, impuissant, ses activités d'avant-guerre : il enseigne, il écrit, il publie, Simone de Beauvoir et lui vivant chacun librement leurs aventures sentimentales et érotiques. C'est au moment de la Libération que s'opère une radicale transformation.

Peser sur le cours des choses, orienter l'Histoire, faire entendre sa voix... Sartre, en quelques articles, par des émissions de radio et grâce au lancement, en 1945, de la revue *Les Temps modernes*, devient l'intellectuel phare de l'après-guerre. Théoricien et praticien de la « littérature engagée », il écrit des textes à valeur de manifeste, regroupés dans *Qu'est-ce que la littérature ?*, adoptant un ton comminatoire qui responsabilise, voire culpabilise, les écrivains, leur enjoignant d'inscrire leur langue dans le réel social et politique. Là commence le grand récit de l'engagement sartrien, à coups d'articles, de pétitions, de dénonciations, de reportages et d'analyses politiques, de refontes théoriques du marxisme. Avec une volonté et une prolixité extraordinaires, l'écrivain qui, avant-guerre, incarnait l'individu désenchanté dans un monde nauséux devient solidaire de tous les opprimés de la terre. Il écrit pour son époque, pour les masses et pour l'avenir révolutionnaire. Cette mobilisation tous azimuts est bien connue et alimente encore les débats sur le legs de Sartre, entre admiration et réprobation. De 1945 jusqu'à sa mort, en 1980, voyageant de par le monde et rencontrant les plus éminentes figures politiques, telles que Castro, Guevara, Khrouchtchev, Tito, Mao..., le philosophe est devenu la référence majeure de l'intellectuel engagé.

FRANÇOIS NOUDELMANN

Un tout autre Sartre

Se mettre sur les traces de Jean-Paul Sartre avec Arlette Elkaïm, sa fille adoptive, à partir de documents inédits, permet d'aller bien au-delà d'un reportage biographique sur sa vie privée. Cette enquête éclaire des aspects méconnus de l'écrivain, son romantisme refoulé, son goût du tourisme, ses penchants pour la rêverie, ses moments dépressifs aussi bien que sa gaieté et ses pitreries. Plus encore, cette relation révèle une autre politique de l'existence, différente de la grande politique avec ses déclarations, ses professions de foi et ses principes universels, qui furent les marqueurs de l'engagement sartrien. Elle fait entendre une tension entre l'engagé et le désengagé, entre d'un côté les devoirs et de l'autre les désirs, les fantasmes, les peurs.

Sartre se réservait des pas de côté, des échappées vis-à-vis de ses engagements et prises de position les plus célèbres. François Noudelmann propose le portrait inattendu d'un être complexe et multiple.

François Noudelmann enseigne à New York University, où il dirige la Maison française. Il a écrit de nombreux essais traduits en une dizaine de langues, dont Le toucher des philosophes : Sartre, Nietzsche et Barthes au piano (Gallimard, 2008).



Un tout autre Sartre
François Noudelmann

Cette édition électronique du livre
Un tout autre Sartre de François Noudelmann
a été réalisée le 16 mars 2020 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072887109 - Numéro d'édition : 363823).
Code Sodis : U31607 - ISBN : 9782072887116.
Numéro d'édition : 363824.